

Bibliothèque numérique

medic@

Grellety. - Le gavage scolaire des jeunes filles

*In : Concours médical, 1905,
pp. 386-389
Cote : 91496*

FEUILLETON

Le gavage scolaire des jeunes filles.

Il est de notre droit, de notre devoir, pour empêcher la mortalité de diminuer encore, tandis que le chiffre des déclassés et des détraqués des deux sexes ne cesse d'augmenter, de protester avec énergie, encore et toujours, au nom de l'hygiène et de la santé publique, contre le surmenage intellectuel que tant de jeunes filles consentent à subir, pour lequel elles se passionnent avec ostentation, avec l'approbation stupide de leurs parents.

Passe encore pour les besoigneuses ou les ambitieuses, qui se déglobulisent aux cours des spécialistes en vogue, avec l'espoir si aléatoire d'acquérir un gagne-pain, de sortir de la misère et de monter un échelon social. Mais pour les autres, les fortunées, celles qui ne recherchent les diplômes que par gloriole, pour faire sonner leurs succès classiques et éclabousser les petites amies, je persiste à croire qu'elles jouent un rôle de dupes et que la satisfaction d'un amour-propre mal placé est acquise au détriment de leur vitalité, par conséquent de leur bonheur et de leurs maternités futures.

J'ai récemment scandalisé, avec prémeditation et sans en avoir éprouvé depuis aucun remords, de

bons bourgeois, qui se rengegeaient à la façon du père de Blanchette, parce que leur fille unique venait d'enlever brillamment son brevet supérieur. Quoique cette façon de se gober en famille n'entraîne pas d'indigestions, elle constitue un genre de boulimie malsaine et déplacée : oh ! la vanité stupide des parents et des enfants, que de bêtises elle fait commettre !

J'ai donc pensé être utile à ces braves gens en leur administrant une douche réfrigérante : « Je n'abuserai pas de votre confidence, leur ai-je dit, et je ne raconterai à personne ce que vous venez de m'apprendre, car cela pourrait nuire à votre enfant et l'empêcher de se marier. » Ils n'en revenaient pas et se sont tout d'abord figuré que c'était une mauvaise plaisanterie de ma part, alors que je n'étais qu'un écho, l'interprète attristé de la majorité de nos contemporains.

On raconte que Louis XIV avait commencé par professer une aversion profonde pour Mme de Maintenon, alors qu'elle n'était encore que Mme Scarron, gagnant péniblement son pain à éléver dans l'ombre les enfants du Roi et de Mme de Montespan. Le roi ne pouvait la souffrir parce qu'il l'avait prise pour « un bel esprit, n'aimant que les choses sublimes ».

Que de gens, aujourd'hui encore, malgré les progrès de l'instruction, redoutent les Philaminte, les

viragos d'intelligence, dont l'outrecuidance et les prétentions sont bien faites pour dégoûter du gavage scolaire.

Je voudrais bien savoir, même, s'il existe seulement cent Français capables de préférer une pécure féroce de son savoir ou de ses diplômes, à une bonne fille, saine de corps et d'esprit, ayant les qualités domestiques qu'on est en droit d'exiger en entrant en ménage. Le plus grand nombre de nos compatriotes, mis en demeure d'accepter, choisirait certainement une compagne moins forte sur la syntaxe que sur les soins du ménage, capable même d'oublier sa bague dans une pâtisserie, à la façon de Peau-d'Ane.

Je ne crois rien exagérer en affirmant qu'il y a un rapport manifeste entre le nombre des névropathies et la période des examens, dans l'un et l'autre sexe. J'en appelle aux souvenirs de tous les médecins, sans crainte d'être contredit. Il est tout naturel que les jeunes filles soient encore plus fâcheusement influencées que les jeunes gens par l'énervement, le manque de sommeil et d'appétit, qui précèdent leur comparution devant le jury. Un certain nombre ne peuvent aller jusqu'au bout et doivent y renoncer ; les triomphatrices elles-mêmes restent un certain temps à se remettre de leurs émotions, à retrouver la fraîcheur de leur teint et l'équilibre de leur organisme ; une mention doit être réservée à celles qui ne se

relèvent pas, ou qui ne reprennent le dessus que longtemps après. Ce sont les lymphatiques, les chlorotiques, mal réglées, les prédisposées à la tuberculose dont les poumons présentent tout à coup des phénomènes inquiétants. Le sanatorium les guette, lorsqu'elles sont assez幸运ées pour aller s'y refaire. Quant aux pauvresses, qui ne peuvent pas lutter contre le bacille, la déchéance est aussi prompte que redoutable.

— Et pour quel maigre résultat tant de campagnardes, qui auraient pu faire des épouses robustes et fécondes, en restant aux champs, que l'on déserve de façon désastreuse, s'exposent-elles à ruiner leur santé ?

Je n'apprendrai rien à personne en répétant que, pour une misérable place d'institutrice, de surveillante, il y a des milliers de postulantes, et, qu'à part de rares exceptions, les élues sont victimes des misères de la carrière. Des génies malfaisants sont sûrement ligés contre elles. Tout me semble préférable à leur situation fausse, à leur vie terne, isolée, sans éclaircies, sans foyer le plus souvent.

Combien y en a-t-il qui se passionnent vraiment pour leur métier de semeuses d'idées, pour la joie de voir des cervelles d'enfants se transformer, se fertiliser, recevoir le bon grain qui doit produire plus tard de magnifiques moissons ?

La besogne est trop ingrate, au début surtout.

*

pour ne pas décourager bien vite les plus résolues comme les plus dévouées.

Même dans les familles riches, leur posture est fâcheuse ; c'est une demi-domesticité ; on a moins d'égards pour elles, que pour la nourrice et beaucoup en viennent à envier son sort. On les chasse, du reste, lorsqu'elles se sont abandonnées au fils de la maison, ou à quelque jouvenceau du voisinage.

L'apitoiement et la généreuse sympathie des âmes sensibles ne peuvent que s'émouvoir devant tant de détresse morale ; mais pourquoi ne pas la prévoir et s'obstiner à fuir son milieu, comme s'il n'y avait pas déjà assez de caractères aigris ou déespérés à la ville ?

Les jeunes filles du monde se leurrent aussi d'espoirs bien décevants, lorsqu'elles répètent l'ancienne consacrée, que leur diplôme pourra leur servir pour se tirer d'affaire, en cas de revers, en cas de cataclysme, de révolution, etc.

Elles n'oublient qu'une chose, dans ce dernier cas surtout, c'est qu'on n'aura pas besoin de leur aide, qu'on s'en passera, la situation de chacun étant amoindrie, ou bien qu'elles se heurteront à un nombre encore plus grand de concurrentes qu'aujourd'hui.

Il faut que chacun se résigne à rester dans sa sphère et à ne pas s'illusionner sur son savoir. Dès qu'un gamin ou une gamine ont quelques succès à

l'école primaire, on songe aussitôt à en faire des gratte-papier, des ronds-de-cuir, des fonctionnaires, à leur faire déserter la terre natale pour solliciter un de ces maigres emplois de budgétivores, aussi malsains que mal rétribués. Mieux vaudrait, cent fois, qu'ils restent à cultiver la terre, à faire de l'élevage, à se placer comme domestiques, comme cela se fait à l'étranger, où de jeunes femmes relativement instruites ne craignent pas d'endosser le tablier, de se consacrer aux petits soins du ménage et à l'art culinaire.

Je n'ai pas, du reste, à m'occuper de la question au point de vue social ; je ne veux l'envisager qu'au point de vue de la santé générale. — Certes, l'instruction a du bon et doit être distribuée largement à tous, sans distinction ; mais il en est des certains comme des estomacs, il y en a de plus ou moins tolérants et ils ne sont pas tous aptes à recevoir la même semence intellectuelle. Il faut tenir compte des aptitudes personnelles et ne pas s'obstiner, en présence d'éléments réfractaires, sans tomber dans l'indigence éducative formulée par la susdite Mme de Maintenon, déjà nommée, et qui se bornait à sauver les âmes des jeunes filles, à fortifier leur santé et conserver leur taille.

On s'en est ému dans différents milieux, même à l'Académie française. Dans son discours de réception, à la fin de février, M. Gebhart, après avoir

rappelé cette maxime de Plutarque que l'intelligence des jeunes gens n'est pas un vase à remplir, mais un foyer qu'il faut échauffer, ajoutait ce qui suit : « Admirable pensée, dont je recommande la méditation aux implacables pédagogues qui aggragent sans cesse l'une de nos grandes misères nationales, le baccalauréat. Hélas ! ô Plutarque ! vieux prêtre excellent, chez nous les vases sont pleins et débordent et, malgré les cris des pères de famille et les supplications des mères, sur la tête innocente de nos éphebes pleurent toujours des cataractes de programmes sans trêve, sans raison, sans miséricorde ! »

Paul Hervieu, qui répondait au récipiendaire, sachant qu'il ne faut pas trop demander, se contentait de voir le baccalauréat assez allégé pour être pareillement accessible aux deux sexes. Il rêve d'un baccalauréat pas trop rébarbatif, capable de préparer Henriette et son mari, Armande et le sien, à joindre une communauté de notions classiques aux autres communautés matrimoniales. « Pourquoi, disait-il, ne pas copier une des prévoyances de la nature ?... Elle nous fait venir au monde avec deux bras équivalents, avec deux poumons et deux yeux semblables, afin qu'en cas d'accident un seul de ces organes puisse encore faire l'office de deux. Pourquoi n'exercer l'esprit de la mère que comme une main gauche, tandis qu'on perfectionnerait

toujours, comme une main droite, les aptitudes du père ! Pourquoi ne pas s'évertuer, par la manière d'imprégnier les âmes, à ce que la mère soit, au besoin un second père ? »

Résignons-nous, mais plus d'exagération, plus de gavage scolaire à outrance. Selon une belle formule, il faut donner à l'enfant beaucoup moins la demi-instruction qui dupe les cerveaux, que la pleine éducation qui clarifie les coeurs.

Je ne puis que plaindre les jouvencelles qui pâlissent sur les livres, qui se bourrent à en éclater de rudiments indigestes, qui ne leur serviront jamais à rien, qu'à les détraquer, au moment où leur développement sexuel s'affirme, au moment où elles auraient le plus besoin d'exercice, de libre expansion, d'air pur, d'un régime tonifiant. Voyez-les manger du bout des lèvres, ces lamentables perches déjà émaciées, sans courbes harmonieuses, ni du côté nord, ni du côté midi de leur personne et soupez ensuite ce qu'elles peuvent donner, comme rejetons à la patrie.

Les médecins le savent, mais les parents se font illusion et il n'est pas mauvais de leur répéter, de temps en temps, qu'ils sont victimes d'un mirage et font fausse route.

D^r GRELLETY (Vichy).